

Dans la pensée d'être vus des gardiens vigilants du pont, les deux gentilshommes prirent, à droite, la route du midi, puis au premier chemin, ils revinrent à gauche, firent un demi-cercle et, comme pour une promenade sans but, entrèrent dans les saulées au pas le plus tranquille de leurs chevaux.

A peine avaient-ils plongé dans la partie sauvage de la plaine qu'un enfant se leva précipitamment d'un buisson et, sans leur faire le moindre signe, se mit à marcher devant eux dans la direction du nord.

Un éclair de satisfaction illumina leur visage.

— Louise, ma chère Louise, dit le plus jeune des cavaliers sous le déguisement duquel on a déjà reconnu le vaillant page du baron des Adrets, laissez-moi seule, maintenant; rentrez à Lyon, il en est temps encore, et n'exposez pas pour une infortunée votre vie, peut-être votre fortune, votre liberté et à coup sûr votre réputation.

— Ma réputation, répondit la belle Cordière en secouant tristement la tête, elle est bien compromise. Les dames lyonnaises ne peuvent me pardonner de voir les plus grands personnages fréquenter mon humble demeure, écouter mes vers et se plaire à mes récits quand leurs salons sont déserts. Autrefois, quand Barthélemy Aneau venait me voir, on disait que j'étais pour les doctrines nouvelles; si Bellièvre et Vauzelle se plaisent dans ma maison, on dit que j'aime la noblesse et que je méprise mon mari; si je suis heureuse de m'entourer de beaux esprits, si je charme, si je retiens la jeunesse élégante par des récits appropriés au goût du jour, on dit que ma conduite est légère et l'on sollicite Clémence, Pernelle, Claudine, Sybille, Jeanne, toutes nos vertueu-